

La solitude : défaite ou aveu ?

Cours transversal 12

1. Spinoza

Il y a solitude et solitude, et toutes les formes de solitude ne se valent pas. D'abord parce qu'en vertu du droit naturel de chacun, l'état de solitude, quelles que soient ses raisons et ses causes, dépend du vécu de chacun, de l'état de son conatus, de son désir.

Ensuite parce que la solitude relève de formes de la nécessité, puisque personne n'échappe à la nécessité de la nature. Cette nécessité relève tantôt de la série de diverses causalités, qui peuvent être extérieures (les autres, la famille, les congénères) ou intérieures (le devenir subjectif de l'individu). Elle peut d'ailleurs être interprétée comme un « destin », notamment sous sa forme mythique, et c'est alors, pour le sujet solitaire, un discours de justification de sa condition (« *So ist es* », « c'est ainsi », telle est l'expression par laquelle Beethoven assumait sa situation de solitaire) : comme s'il y avait une forme de prédestination par une « nature » déjà déterminée, ou par une divinité... Mais cela peut être également vu comme un destin « final », comme le résultat de divers processus concrets de la vie : cela aura été mon destin. La meilleure chose, enfin, c'est de considérer son propre devenir comme l'accomplissement d'une destinée, fruit d'une destination – Spinoza ne manque pas de considérer son devenir-philosophe comme la preuve de la providence divine dont la puissance l'aurait orienté vers la philosophie, évidemment sans volonté ni représentation, puisque Dieu n'est pas anthropomorphe. On voit combien ces choses sont sujettes à l'interprétation : l'individu doit pouvoir donner du sens à son vécu.

La première remarque à poser est que la solitude peut être subie. Certaines de ses formes sont l'effet passif de la violence sociale, et cela concerne aussi bien l'individu que toute communauté séparée : être abandonné et livré à soi-même, être isolé, mis à l'isolement (au cachot de la prison, à la chambre médicalisée de l'hôpital psychiatrique), être méprisé, stigmatisé (la logique des castes en Inde) ou simplement ignoré (les immigrés, les SDF, les gens en extrême pauvreté, les miséreux), pour citer quelques exemples qui trouveront un écho en nous.

Remarquons que, dans un passage déjà cité antérieurement, **Spinoza lie servitude, état de guerre larvé et solitude pour qualifier le médiocre état du lien social dans les sociétés existantes** : « Une cité où la paix est un effet de l'inertie des sujets conduits comme un troupeau, et formés uniquement à la servitude, mérite le nom de solitude plutôt que de cité » (*Traité politique*, V, 4). À quoi il ajoute ensuite : « **Si la paix doit porter le nom de servitude, de barbarie et de solitude, il n'est rien de si lamentable que la paix** » (*Traité politique*, VI, 4). Mais la solitude peut être choisie, et elle peut l'être alors sous deux formes.

D'abord, l'individu (ou la communauté) « fait de nécessité vertu » : forcé de vivre à part, il fait « contre mauvaise fortune bon cœur », aménage sa solitude, se crée des relations, des groupes d'amis, des collègues de travail... Cela ne va pas sans tristesse, sans amertume ni nostalgie : pensons au destin de Ludwig van Beethoven, et à son poignant Testament d'Heiligenstadt de 1802. Cette solitude est nécessairement pathétique, mais cela dépend évidemment de la force d'âme de l'individu. Le cas Spinoza le montre bien : acceptant son sort d'exclu de la Synagogue, il s'engage volontairement, libre malgré cette nécessité, dans l'aménagement de sa solitude.

Ses *Lettres* en sont des preuves remarquables, exprimant bien sa sévère exigence éthique, accueillant toujours volontiers le nouveau correspondant, dans un premier temps, le mettant à l'épreuve ensuite, vérifiant l'état de ses préjugés, de ses croyances, de sa position philosophique ou religieuse. Ainsi, l'extraordinaire confiance envers

Oldenburg, Jarig Jelles et Louis Meyer contraste avec l'éristique et la « fin de non-recevoir » auxquelles le contraignent deux fanatiques, Albert Burgh et Guillaume de Blyenberg. Cette forme de solitude n'est donc pas totale, elle est relativement poreuse, ce qui veut dire qu'il faut lutter contre le cliché d'un Spinoza devenu solitaire farouche et défensif, misanthrope et mélancolique. Tous les témoignages sur sa vie disent le contraire.

Cette solitude sert donc de refuge, d'abri, elle protège et rend possible un espace et un temps dédiés au travail (celui de polisseur de lentilles), de réflexion, de méditation (pensons à la petite série des toiles des Philosophes, de Rembrandt), d'observation de l'humanité, et ce, même à distance. Car la « retraite » est un retrait, mais ce n'est pas un recul au sens d'une défaite ou d'une déroute : cela permet de « prendre du recul ». Rousseau puis Lévi-Strauss (dans *Le regard éloigné*, Plon, 1983) le diront plus tard : pour mieux connaître les hommes, il faut savoir s'en éloigner quand et comme il le faut. Il va de soi que certaines communautés adoptent les mêmes stratégies, consentant par leur différence (une différence qu'on leur fait « ressentir ») à une vie « à part », se développent « en interne », pour ainsi dire (pensons aux communautés ethniques au Royaume-Uni).

Pour finir, le cas de figure le plus heureux : l'individu décide de la solitude parce qu'il est en quelque sorte « fait pour » elle et elle pour lui. Elle lui convient parce qu'elle correspond à sa complexion, à sa façon de bien vivre et de vivre bien, à son goût. Il y a une forme d'aristocratie dans cette destinée, loin de la multitude et de la foule : l'individu se méfie du risque de la fusion, mais sans mépris, sans haine, juste parce que c'est le mieux pour lui. C'est ce que Nietzsche, devenu expert en ces choses, appelait « l'art de la distance ». Cette solitude est bien un *art de vivre*, une preuve de véritable autonomie. Elle rend possible la réalisation féconde de la puissance de travail, de pensée, de dialogue avec soi-même (Platon n'affirme-t-il pas, dans *Le sophiste*, que la pensée est le dialogue de l'âme avec elle-même ?) et, à bien observer, elle correspond à un savoir-faire subtil, celui de la maîtrise de l'alternance entre moments de solitude et moments de socialité, ce qui permet de lutter contre l'isolement qui guette. Force est de constater que cet art délicat n'est pas à la portée d'une communauté, quelle qu'elle soit, justement parce que cela exige un accord total, exclusif et continu avec soi-même.

2. Eschyle

La seule véritable solitude évoquée dans les deux tragédies du corpus est celle des deux rois. Elle est revendiquée comme attribut indéfectiblement lié à la dignité de la fonction royale. Étéocle en assume d'emblée toutes les responsabilités, dès le tout premier vers, « il doit dire ce que l'heure exige, le chef... » (p. 143) Pélasgos revendique, pour sa part, son statut « de chef suprême », de « maître tout le pays » (p. 59). Néanmoins, cette dignité et cette autorité s'accompagnent d'une servitude ; dès l'ouverture de la pièce, Étéocle évoque avec lucidité l'ingratitude du peuple ; « Car en cas de succès, aux dieux tout le mérite ! Si au contraire – ce qu'au ciel ne plaise ! – Un malheur arrive, « Étéocle ! » – un seul nom dans des milliers de bouches – sera célébré par des hymnes grondants et des lamentations », nous rappelons que le terme grec utilisé est plus sombre que le mot célébré, choisi par Paul Mazon, et relève plutôt de la malédiction. Le roi est maudit par son peuple quand il ne parvient pas à éloigner de la cité le danger. « La foule aime à chercher des raisons à ses maîtres ! » (p. 68) rappelle également Pélasgos, lucide ou désabusé. L'image du capitaine de navire seul dans la tempête souligne cette solitude : « le chef qui, tout à sa besogne, au gouvernail de la cité, tient la barre en main, sans laisser dormir ses paupières » (p. 143). Pélasgos, conscient de subir seul le piège ouvert par l'arrivée des Danaïdes, « ma barque a touché et sur cet écueil la voilà clouée tout comme si on l'eût hissée à grand renfort de cabestans marins » (p. 66), tente à tout prix de la conjurer en consultant le peuple et en l'impliquant dans la décision : « si la souillure est pour Argos [...] que le peuple s'occupe d'en découvrir le remède » (p. 64). Mais, en définitive, c'est bien lui qui paiera le plus lourd tribut à la guerre contre les Égyptiens, dans la suite de la trilogie.

Les autres personnages peuvent être exposés à l'expérience de la faiblesse, mais c'est une expérience qui est vécue en communauté, et cette communauté peut toujours implorer le soutien de la communauté des dieux. Il faut attendre Sophocle pour voir s'exprimer le vrai désarroi des figures solitaires. L'expérience psychosociale à laquelle Eschyle soumet ses personnages, protagonistes ou figures du chœur, et à laquelle il expose ses spectateurs est bien celle que décrit le poète et traducteur Robert Davreu, celle de « l'ivresse, par laquelle chacun [...] faisait l'expérience du plus proche et du plus lointain, mais la faisait seul en communauté » (*Traduire Sophocle*, Actes Sud-Papiers, 2011, p. 22).

3. Edith Wharton

L'expérience de la solitude est très forte pour les personnages qui subissent une situation difficile, vivent une condamnation morale (telles la veuve Struthers ou Mrs Julius Beaufort), se voient ou se sentent exclus de la société new-yorkaise : les intellectuels ou les artistes (Ned Winsett et M. Rivière) et bien sûr Ellen, éliminée et renvoyée en Europe avec la cruelle douceur que l'on sait.

Ellen choisit et subit tout à la fois la solitude. En divorçant du comte Olenski, en vivant sans doute d'autres amours (avec le secrétaire du comte, avec Beaufort peut-être), en quittant l'Europe pour New York et en devant finalement y retourner, elle assume une vie solitaire, hors des sentiers battus, et insoucieuse des conventions comme de l'opinion publique. « Ne peut-on jamais, dans une maison américaine, être un peu seule ? Vous qui êtes si réservés, si discrets, comment se fait-il que vous ayez si peu le sens de l'intimité ? » (XV), s'exclame-t-elle face à ce poids permanent du regard des autres, à cet effacement et à cette soumission du moi profond au moi social, pour reprendre l'opposition bergsonienne : on ne vit qu'en famille ou dans des activités mondaines qui laissent peu de place à l'intimité dans le quotidien et à l'intériorité (la vie intérieure).

La vraie solitude toutefois est psychologique, dans l'absence de soutien, dans le sentiment d'être cerné bien plus qu'entouré par les autres, d'être sans cesse jugé bien plus qu'aimé ou simplement compris. « Elles [tes parentes] veulent m'aider, mais à la condition de ne rien entendre qui leur déplaît [...] On ne désire donc pas savoir la vérité ici ? La solitude, c'est de vivre parmi tous ces gens aimables qui ne vous demandent que de dissimuler vos pensées », se désole Ellen lors de la première visite que lui rend Newland (IX). Seuls semblent compter tes apparences sociales, te non-dit, tes préjugés – toutes attitudes qui conduisent à la dissimulation et à l'hypocrisie. De manière un peu différente, le protagoniste, jeune homme, vivra ses déchirements amoureux sans avoir un ami à qui se confier et se sentira de plus en plus étranger à son propre monde.